

L'Aigle-Noir des Dacotahs



Aimard Gustave

L'Aigle-Noir des Dacotahs

[Pages de titre](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[Épilogue](#)

[Table](#)

[Page de copyright](#)

**Gustave Aimard - J.-B.
d'Auriac**

L'Aigle-Noir des Dacotahs

I

À l'Occident

La civilisation est animée d'une force immense qui la pousse à une expansion sans limite ; comme la vapeur impatiente que soulève une ardente flamme, elle est toujours en ébullition, prête à se répandre hors des limites connues. La civilisation est le mouvement perpétuel de l'humanité, toujours à la recherche de l'infini.

Mais, sur son passage, elle laisse des traces, souvent misérables ou sanglantes, - épaves ballottées sur l'Océan du destin ; - elle détruit en créant ; elle fait des ruines en consolidant son édifice ; elle engloutit quiconque veut lutter avec elle.

Il y a deux siècles à peine, des peuplades appelées Sauvages, - pourquoi sauvages ?... - promenaient dans les forêts vierges du Nouveau-Monde leur libre indolence, leur liberté solitaire, leur ignorance insouciante du reste de l'univers.

La civilisation s'est abattue sur ces régions heureuses, comme une avalanche, elle a balayé devant elle les bois, leurs hôtes errants, - Indiens, buffles, gazelles ou léopards ; - elle a supprimé le désert et ses profonds mystères ; elle a tout absorbé.

Aujourd'hui on imprime et on vend des journaux là où jadis le Delaware, le Mohican ou le Huron fumait le calumet de paix ; on agiote à la Bourse là où mugissait le buffle ; on fabrique des machines à coudre là où la squaw indienne préparait le pemmican des chasseurs ; le railway a remplacé les pistes du Sioux sur le sentier de la guerre ; on vend de la bonneterie là où combattirent des héros.

Et peu à peu l'*Homme rouge*, le vrai, le maître du désert, s'est retiré, luttant d'abord, fuyant ensuite, demandant grâce enfin... - demandant, sans l'obtenir ! une

dernière place sur cette terre de ses ancêtres, pour y dormir à côté de leurs vieux ossements.

Roule avalanche ! tombez nations du désert ! et roulez sur cette pente inexorable qui mène à l'Océan. Bientôt l'Indien aura vécu, il sera une légende, une ombre, un mythe ; on en parlera, comme d'une fable ; et puis on n'en parlera même plus ; l'oubli aura tout dévoré.

Que le lecteur veuille bien nous suivre dans ce monde presque disparu : *les Prairies* de l'Oregon nous offrent l'hospitalité, la grande et majestueuse hospitalité que Dieu donne à l'homme dans le désert.

La matinée était ravissante : frais et joyeux de son repos nocturne, le soleil envoyait ses premiers rayons cueillir dans le calice des fleurs des myriades de perles semées par la rosée ; chaque feuille de la forêt, illuminée par une flèche d'or, envoyait autour d'elle des reflets d'émeraude ; chaque colline s'empourprait ; chaque nuage rose semblait chercher un nid pour y conserver sa fraîcheur. Les oiseaux chantaient, les rameaux babillaient, les ruisseaux murmuraient ; tout était en joie dans l'air et sur la terre, et du désert immense s'élevait l'harmonie ineffable qui, chaque jour, salue le Créateur.

Dans un de ces groupes arborescents qui rompent d'une manière si pittoresque l'uniformité des pelouses éternelles, était installé le campement rustique d'un convoi de pionniers. Au milieu du retranchement circulaire formé par les wagons s'élevait, sous le feuillage d'un tulipier, une jolie tente blanche ressemblant de loin à quelque grand cygne endormi sur le gazon.

Dans les wagons on aurait pu entendre la robuste respiration des dormeurs ; ce paisible écho du sommeil excitait une rêverie mélancolique et quelques symptômes d'envie chez la sentinelle qui veillait au salut des voyageurs.

Le rideau de la petite tente blanche s'agita, s'entrouvrit et laissa paraître une adorable tête de jeune

fille ; ses longs cheveux ondulés, blonds comme les blés murs, se répandaient à profusion sur ses épaules, pendant que ses deux petites mains mignonnes cherchaient vainement à les réunir en une large tresse ; ses yeux noirs à reflets bleus illuminaient un frais visage rose ; un sourire joyeux anima sa charmante figure, à la vue des splendeurs de l'aurore ; d'un bond de gazelle elle s'élança hors de la tente et s'avança sur la pelouse avec une démarche de fée ou de princesse enchantée.

Apercevant des touffes de fleurs qu'avaient épargnées les pieds lourds des hommes et des chevaux, elle courut les cueillir, plongeant, toute rieuse, ses mains dans la rosée odorante.

- Et maintenant, se ditelle en promenant des yeux ravis sur la plaine onduleuse, faisons une petite excursion dans la prairie ! Ce n'est pas se promener que de suivre la marche fortifiée des wagons où je me sens prisonnière. Allons aux fleurs ! allons aux champs ! qu'il fera bon de courir sur ce gazon avec le vent du matin !

Esther Morse (c'était son nom) rentra dans sa tente pour y prendre un chapeau de paille, rustique, mais décoré de beaux rubans cramoisis, s'en coiffa coquettement et partit en chantant à mivoix.

Elle passa à côté de la sentinelle qui, fatiguée de sa nuit sans sommeil, s'appuyait languissamment sur sa carabine. C'était un beau jeune homme, grand et fort : en voyant la jeune promeneuse il tressaillit comme s'il eût aperçu une apparition.

- Ce n'est pas mon affaire de vous donner un conseil, miss Esther, murmura-t-il, mais prenez garde ; on ne sait quels Peaux-Rouges sont en embuscade derrière ces rochers là-bas.

- Ne craignez rien pour moi, Abel Cummings, réponditelle avec un gracieux sourire ; je veux seulement faire un tour sur la pelouse. Je serai de retour avant le déjeuner.

- Si les anges descendaient sur la terre, je croirais en voir un, se dit le jeune homme en la regardant s'éloigner.

Bientôt elle eut franchi l'enceinte du camp ; insoucieuse du danger, tout entière au charme du délicieux paysage qui l'entourait, Esther courut au ruisseau dont le frais murmure se faisait entendre dans le bois. En route, elle papillonnait de fleur en fleur, butinant à droite et à gauche comme une abeille matinale. Arrivée au bord de l'eau, elle ne put se dispenser de s'y mirer : jamais sans doute ce miroir du désert n'avait reflété plus joli visage ; la jeune fille en profita pour faire une toilette champêtre et disposer une couronne de fleurs dans les nattes épaisses de sa luxuriante chevelure.

Tout à coup un bruit furtif la fit tressaillir ; elle écouta un instant, tremblante, en regardant à la hâte autour d'elle. Était-ce le vent dans les branches... ? le tonnerre lointain d'une bande de buffles au galop... ? ou le pas méfiant de quelque grand loup gris... ? ou bien, ô terreur ! la marche invisible de l'Indien féroce en quête de prisonnière ou de chevelures... ?

Au premier regard qu'elle lança derrière elle, elle aperçut une femme indienne debout à quelque distance. S'élancer vers le camp pour échapper aux poursuites des Sauvages, fut le premier mouvement d'Esther ; mais au premier pas qu'elle fit, elle sentit une main saisir vivement les plis flottants de sa robe : l'Indienne était à ses cotés.

- Regardezmoi, lui dit cette dernière d'une voix gutturale mais caressante et harmonieuse ; regardez ! moi pas ennemie. La FacePâle a donc oublié les Laramis ? La mémoire des femmes blanches n'est pas droite comme le cœur des femmes rouges.

Un instant glacé dans ses veines, le sang d'Esther colora ses joues ; elle avait reconnu dans la jeune Indienne la fille d'une tribu amie que les voyageurs avaient rencontrée quelques semaines auparavant.

- La femme blanche a été bonne pour moi. M'atelle déjà oubliée ? ne reconnaîtelle plus l'épouse d'un grand chef des Sioux ?

La jeune Indienne, vivement éclairée par les rayons naissants du soleil, réalisait dans toute sa perfection le type si rare de la beauté sauvage. Taille élancée et souple se redressant avec une grâce féline ; petits pieds ornés de mocassins coquets en fourrure blanche ; longue chevelure brune et soyeuse à reflets dorés ; grands yeux de gazelle, profonds et pensifs ; profil d'aigle, fondu, pour ainsi dire, en phisionomie de colombe ; tout se réunissait en elle pour faire une admirable créature, qu'on ne pouvait facilement oublier.

- Oui, répondit Esther, je me souviens bien de vous, mais quel motif vous a amenée si loin de votre tribu ? Je ne croyais pas que les femmes indiennes eussent l'habitude de s'éloigner autant de leurs wigwams, et de laisser ainsi leurs maris.

- Waupee n'a plus de mari.

- Comment ! que voulezvous dire ? Il n'y a pas un mois, je vous ai vue l'épouse d'un grand guerrier, fameux sur le sentier des chasses.

- Un jour, une femme belle comme une rose blanche est venue dans le wigwam de l'Aigle-Noir. Le guerrier a oublié Waupee sa femme, et son cœur s'est tourné vers la robe blanche. Waupee n'a plus de mari.

- Waupee ! (c'estàdire FauconBlanc) que me racontezvous là ? je ne vous comprends pas.

- Le guerrier n'a plus voulu regarder la lune lorsque les rayons d'or du soleil ont frappé sa paupière.

- Vous me parlez en énigme ; expliquezvous clairement.

- L'AigleNoir a les yeux fixés sur la beauté de la FacePâle, dit l'Indienne en appuyant son doigt contre la poitrine d'Esther.

- Sur moi ! vous vous trompez ! répliqua Esther avec un sourire inquiet.

- Ma langue suit le droit chemin de la vérité.

- Mais c'est une folie ! Il ne me reverra plus ; il m'oubliera, Waupee ! et de beaux jours reviendront pour vous.

- L'homme rouge n'oublie jamais.

- Et vous avez fait une longue route... vous êtes venue si loin pour me parler de cela ?

- Le wigwam de Waupee est désolé.

- Vous avez un autre motif... parlez, parlez donc, je vous en conjure.

- Que ma sœur à visage blanc penche son oreille, pour que Waupee puisse y murmurer des paroles secrètes, dit l'Indienne en baissant la voix et regardant autour d'elle avec inquiétude ; les bois, les eaux, les rochers ont des oreilles.

- Oh ! vous me faites mourir de peur, qu'allez-vous m'annoncer ?

Faucon-Blanc se haussa sur ses petits pieds pour atteindre à l'oreille d'Esther, et la serrant dans ses bras lui dit précipitamment :

- L'AigleNoir des Sioux est sur la trace de la FacePâle, cherchant à la faire sa prisonnière.

- Horreur ! il est peut-être déjà posté entre nous et le camp de mon père ; merci ! merci ! bonne Waupee, je...

- Silence ! interrompit celle-ci en se baissant jusqu'à terre pour écouter ; la terre tremble sous les pieds des chevaux, mais ils sont loin encore. Que ma sœur facepâle courre rejoindre son peuple, et qu'elle ne s'en éloigne plus. L'œil de l'AigleNoir est perçant, ses pieds légers, son cœur ne connaît ni la pitié ni la crainte.

- Et vous, Waupee ?

- Le GrandEsprit me conduira. La pauvre Indienne a risqué sa vie pour vous sauver : vous ne l'oublierez pas...

Au même instant, Waupee tressaillit comme si un serpent l'eût piquée, et, sans prononcer une parole, disparut dans le fourré.

Abandonnée à elle-même, Esther demeura immobile et incertaine pendant quelques secondes ; puis elle s'enfuit vers le camp avec la rapidité d'une biche effarouchée. Sentant ses jambes se dérober sous elle, elle s'arrêta un moment pour reprendre haleine, et, tout en écoutant avec terreur, se baissa pour prendre avec la main quelques gouttes d'eau dans le ruisseau.

Quand elle se releva pour fuir encore, les buissons s'ouvrirent avec fracas à côté d'elle, une forme sombre lui apparut : c'était l'AigleNoir des Sioux.

- Ugh ! fit la voix gutturale et contenue du sauvage.

En même temps il saisit dans ses bras rouges la jeune fille glacée d'effroi, et l'emporta comme eut fait d'une colombe l'oiseau dont il portait le nom.

II

Un noble cœur

– Abel Cummings ! que faitesvous là, mon bon garçon ? Venez un peu par ici.

Parlant ainsi, un homme âgé, de bonne tournure et de bonne humeur, sortit d'un vaste wagon qui lui avait servi de chambre à coucher.

– Ce que je fais, sir ? Je regarde si miss Esther apparaît là-bas. Elle est sortie ce matin, un peu imprudemment, je trouve.

– Vous pouvez vous occuper plus utilement qu'à suivre la capricieuse promenade d'une femme. Laissezla courir ; nous la verrons arriver tout à l'heure au grand galop. Pensons à tout mettre en ordre pour le départ.

– Mais, sir, il y a partout dans ces bois des vagabonds indiens ; qui sait ce dont ils seraient capables envers la jeune fille ?

– Ils la mangeront peutêtre ! reprit le père avec un franc éclat de rire.

Contrarié de cette réponse, le jeune homme se détourna vivement, et pendant une heure, oublia ses craintes au milieu du tumulte des préparatifs. Cependant, plusieurs de ses compagnons partageaient ses inquiétudes, connaissant bien l'étourderie imprudente de la jeune fille, qui, jusque-là, avait été accoutumée à satisfaire ses moindres caprices.

Son père lui-même, quoique indifférent en apparence, ne cessait de tourner ses regards dans la direction qu'avait prise Esther. Cette charmante enfant était la seule survivante d'une famille adorée ; elle était le seul et dernier bonheur de son père qui, blessé au cœur par les morts successives de sa femme et de ses fils, cherchait dans le *lointain Ouest* la solitude et son repos profond.

L'heure du déjeuner arriva ; la jeune fille ne reparut pas. Quelques instants s'écoulèrent dans une attente de plus en plus anxieuse ; bientôt chacun se sentit le cœur serré par le pressentiment d'une catastrophe inconnue. Tous les yeux se dirigèrent avec anxiété vers la prairie, mais sans y rien apercevoir, partout des arbres, des pelouses à perte de vue, quelques vautours dans l'air... mais nulle apparence d'une créature humaine ; seule, une bande échevelée de chevaux sauvages se montra et disparut comme un éclair, aux limites de l'horizon poudreux ; puis le désert reprit sa physionomie solitaire et inanimée.

Cet incident fugitif rappela le vieillard au souvenir de ce qu'il y avait à faire.

- Sellez vos meilleurs chevaux, enfants ! s'écria-t-il.

Cet ordre, prononcé d'une voix déchirante, fut exécuté avec une sorte d'emportement par les serviteurs inquiets.

- Abel Cummings ! conduisez-nous ; c'est vous qui le dernier l'avez aperçue.

- Oui, sir... je...

- Allons ! pas de paroles inutiles ! des actions promptes et énergiques ! Le salut de ma fille en dépend. Je promets cent dollars au premier qui m'apportera de ses nouvelles. À cheval, mes amis ! partons tous, excepté ceux qui restent pour la garde du camp.

Aussitôt l'enceinte fut reformée, les bestiaux enfermés, des sentinelles postées ; chaque homme, en armes, se tint prêt à partir.

À ce moment on aperçut dans le lointain un point nuageux qui paraissait se mouvoir. Tout est significatif au désert ; chacun songea que ce tourbillon à peine visible pouvait cacher des rôdeurs indiens, à la fois larrons et assassins.

Le nuage s'approchait ; la petite troupe attendait, le cœur palpitant, le fusil ou le couteau à la main.